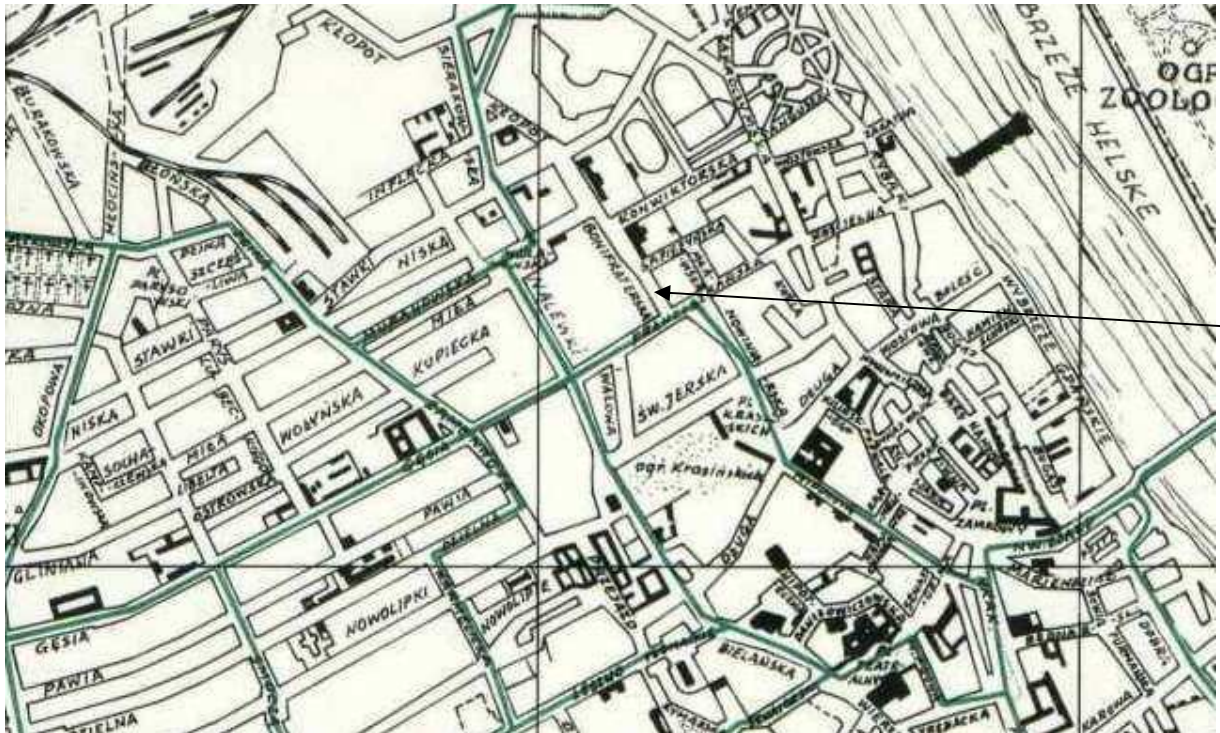


L'AUBERGE DE LA RUE BONIFRATEN (BONIFRATERSKA)



Bonifraten, La porte de Varsovie par laquelle arrivent les juifs de province. Une rue étroite dans laquelle deux charrettes peuvent à peine passer l'une à côté de l'autre. La rue est pavée de pierres pointues, sur lesquelles les charrettes sautent et font un sacré vacarme.

-On est déjà à Bonifraten ? Entre les carrioles et charriots recouverts de bâches, pointe la barbe d'un juif d'humeur sombre, un agent commercial, envoyé en mission par les épiciers du shtetl.

-Bonifraten ? Une jeune fille lance des regards apeurés hors de la charrette, elle qui se rend pour la première fois dans la grande ville pour trouver du travail dans la confection, la couture ou comme femme de ménage.

-Bonifraten ? Et maintenant, qu'est ce qu'on fait ? S'inquiète un jeune homme qui se cherche un but et qui n'a pas pu trouver sa place au shtetl.

-Bonifraten ? se demande une vieille juive. Comment se rendra t'elle au plus vite chez le docteur, le professeur pour lequel elle est venue spécialement et comment parlera-t'elle donc avec lui en Polonais et lui racontera t'elle tous ses problèmes de santé, ses douleurs ?

-Bonifraten, Bonifraten, la porte de Varsovie qui tourne la tête à presque tous les voyageurs.

Obtiendrais je un crédit ?- se demande un négociant qui n'a pas payé ses traites. Ce commerçant va-t-il les lui prolonger et lui donner encore des marchandises afin qu'il reparte faire les marchés ?

Un jeune homme s'inquiète : Se frayera-t-il un chemin dans la ville des écrivains. Y reconnaîtra-t-on son talent ? Combien d'espoir et de nuits sans sommeil se trouvent dans ses bagages, bourrés de papiers, de manuscrits écrits au fil des ans.

-Bonifraten, Bonifraten : Varsovie .Entre temps, on ne voit pas encore Varsovie, on ne voit pas encore la grande ville ; la rue est étroite, les maisons sont basses. On ne se presse pas, les tramways ne résonnent pas, et les autos lancées à vive allure ne nous font pas peur. Seuls les charriots, sur lesquels sont attelés des chevaux faméliques et épuisés se traînent.

A l'aube, le ciel est encore bleu et de la rue provient déjà un "Hé" endormi, du cocher, le charretier du village :

- "Hé" vieille rosse, t'es une vieille rosse, bouge toi, cheval !

Des cris s'échappent d'une maison dont les fenêtres ont des barreaux, des rires hystériques qui provoquent l'effarement *. Kha,

kha, kha, khe et khi, khi, khi ,un asile de fous, c'est ce qu'on trouve rue Bonifraten. Par les fenêtres qui donnent sur la rue, on aperçoit des malades, ils tirent la langue, rient à gorge déployée, poussent des cris, font des grimaces et s'agitent encore plus que les provinciaux.

-"Hey", cheval, crie le charretier, bouge toi, t'es vraiment une vieille rosse, plus que quelques mètres et on arrivera à l'auberge !

" L'auberge". Deux portes en bois suspendues tristement à deux grands gonds rouillés. Pourquoi les y a t-on suspendus ? Parce qu'elles n'ont jamais fermé, ni ouvert. L'accès à "l'auberge" n'est jamais fermé. Il y a toujours du mouvement. On y entre et on y sort. Les charrettes entrent et sortent en s'accrochant aux gonds, on s'y insulte en remontant jusqu'aux plus vieilles générations et on se réconcilie de suite. Deux charrettes sont accrochées l'une à l'autre et les charretiers tentent de les dégager. Des charrettes, et encore des charrettes, un long défile de carrioles s'étire. Traversant d'étroits passages, on arrive dans une grande cour aménagée avec de la paille, du foin, du fourrage et de l'avoine. Rien que de la nourriture pour cheval, entassée, amoncelée depuis de longs jours, des semaines et même des années.

Des charrettes descendent péniblement des hommes et des femmes, des vieux, des jeunes enfants tenant des paniers, appuyés sur la marchandise qu'ils vont vendre : de la volaille, du beurre, des œufs, des marchandises en provenance des petits villages qu'ils ont acheté aux paysans: de la toile des paysans, du coton et de la soie, des plumes, que les commerçants et commerçantes ont apporté pour la grande ville, pour Varsovie.

Des gens descendent, s'échappent avec des paniers vides, des sacs et des valises dans le but d'acheter des marchandises. Des crémiers des petits villages en sortent, blêmes, colporteurs épuisés se trainant

sur les routes de Pologne, de village en village, portant leur "commerce" sur l'épaule, des paquets avec calicot, cretonne et flanelle, du prêt à porter : des chemises, des pantalons en toile, des chaussures et des bijoux pour femmes.

Voici qu'un provincial tient par la main un jeune homme apeuré aux longues papillotes. Celui-ci amène son enfant dans une yeshiva ou chez un commerçant réputé afin qu'il y soit engagé comme coursier. Il fera de lui un "homme".

Un jeune homme indécis se traîne, il doute. Un jeune homme dans une veste trop grande pour lui et un pantalon trop large. Demandez-lui pourquoi il est venu. Il pâlit, s'effraie et ne sait que faire de sa personne. Une jeune fille se faufile. Elle est peut être une provinciale, mais elle " ne se fera pas avaler par la grande ville". Elle marche d'un pas assuré et jauge le jeune homme d'un air moqueur. Et voici qu'arrive une jeune fille, vêtue d'une robe rouge vif et d'un col marin. Sa natte est attachée par un gros ruban, elle n'est encore qu'une enfant et a quitté sa maison, en province. Ce qu'elle fera ici dans la grande ville ? Elle le sait déjà : le jour, elle travaillera dans les livres, dans une librairie ou une bibliothèque et la nuit elle étudiera. Elle est pleine d'espoir malgré sa peur. Elle a un but.

Elle sait qu'elle sera amenée à de rudes épreuves, que la route sera longue, qu'elle n'aura pas où habiter et bien souvent ne mangera pas à sa faim. Mais elle n'a pas d'autre solution. Elle ne pouvait rester à la maison. Son père mort, il laissait derrière lui huit enfants dont la majeure partie était plus jeune qu'elle.

En ville, direction Varsovie, la première étape, Bonifraten. La première étape, "l'auberge". La cour est pleine de charrettes, bourrée de gens, de voyageurs, de cochers, de charretiers des petits villages, d'entremetteurs.



-Jeune homme, ne chercheriez vous pas un logement ?, hèle une femme juive - J'en ai un pour vous.

Bien sur que le jeune homme cherche un logement, il a besoin de se poser quelque part, mais à l'énoncé du mot "appart", il prend peur. Il sent dans sa poche le seul zloty qu'il a eu des difficultés à gagner, comment pourrait il rêver d'un logement ?

La vieille juive qui lui propose un logement lit les pensées du jeune homme. Elle les connaît, les nouveaux arrivants, et pas d'aujourd'hui. Elle vit de la location "d'apparts" : un petit coin dans sa pièce unique, sous les toits. Un lit et parfois, uniquement un coin de lit. Elle sait bien que ce genre de jeune homme ne cherche pas véritablement d'appart, mais elle emploie le terme " appart ". Elle pense à "Un local ", un "coin", un peu de paille sur le sol. Même un chien a besoin d'un "coin". Elle s'inquiète plus de la détresse de ce jeune homme que de ses propres revenus. Elle tire le jeune homme vers elle et lui fait la morale : "le monde ne va pas s'écrouler, quelle pitié qu'un jeune homme se fasse autant de soucis ".

Le jeune homme se rapproche d'elle, ragaillardi. Il restera Varsovien.

-Mademoiselle, j'ai une place pour vous, lui dit sans cérémonie, une vieille juive, portant un foulard sur la tête.

- J'ai pour vous une place en or, dans une maison de riches .Sur ma foi, je vous le dis sans mentir, qu'est ce que vous serez bien là bas !

La jeune femme hésite, elle voudrait devenir couturière.

-Pourquoi "tu" fais la difficile ? L'entremetteuse se met déjà à la tutoyer.

- Tu penses déjà que tu auras toujours cette chance ? Tu veux pas, pas besoin. On veut te faire une faveur, on veut s'occuper de toi comme ma propre fille et tu fais encore des chichis. L'entremetteuse sent bien que la jeune fille n'a pas le choix et devra aller avec elle.

La jeune fille veut partir en douce, blessée. Elle reste là un moment, réfléchit. Bientôt elle courra après la vieille juive, car elle aura mal d'avoir refusé son offre. Elle pourrait la perdre des yeux et à ce moment là, ou pourrait- elle aller dans la grande ville ? Elle la trouve, la suit dans la ville et obtient une place chez les notables qui , " s'ils n'avaient pas de compassion"...

Deux hassidim poursuivent leur discussion talmudique qu'ils n'avaient pas finie dans la charrette. On les pousse sur les cotés, mais ils ne s'en rendent pas compte. Les agents commerciaux et les commerçants se dispersent, s'égaient. Ils cherchent une synagogue où prier puis ils iront faire affaire dans les commerces.

Un père va avec son fils dans un coin, lui apprend le savoir vivre, le respect, comment se comporter devant un commerçant auprès de qui il veut le faire "engager". Des juives percluses de douleurs recherchent des femmes "d'ici" afin de s'épancher et leur demander conseil pour consulter un spécialiste. Les cochers attèlent les chevaux, leur rentrent le museau dans la charrette et leur versent de l'avoine pour qu'ils mangent. Les serveurs circulent avec les notes, afin d'encaisser le droit d'entrée dans l'auberge.

Des volutes de fumée s'échappent d'une maison à coté de la porte. On y trouve un bistrot. En ouvrant la porte, on est saisi par une épaisse vapeur ainsi qu'une odeur d'une soupe fraîchement préparée qui excite l'appétit. Autours des tables, des clients sont assis. Des charretiers, des petits commerçants, des agents commerciaux. On aspire une " soupe au gruau " et l'on entame des petits pains

appétissants, craquants. Les charretiers lèvent un verre. La maitresse de maison se pavane autour de la table, elle est joyeuse, d'âge moyen et de taille moyenne. Ses jeunes filles lui apportent de l'aide, des jeunes filles rieuses et élégamment habillées. De jeunes hommes sont assis autour de la table. Des jeunes hommes et jeunes filles de province timides et gardant les yeux baissés.

Ce sont de jeunes fiancés ou tout simplement des jeunes qui se sont rendus à Varsovie, un peu pour y passer du bon temps et ne savent pas par quoi commencer. Ils sont assis, tout timides et rassurés par les pensées et les promesses des plaisirs de la grande ville. Des jeunes hommes et des jeunes filles sont assis, venus de toutes sortes de petits villages afin de "voir ". Ici on mange un bout et puis, on partira vers des rues larges et plus calmes : Dluge, Miodove afin de mener des entretiens. Leur pères et les mères les suivent, car ils prennent soin du moindre pas des jeunes à qui ils auront donné un parti et cela "marchera" ou pas.

Une jeune fille est attablée avec des femmes plus âgées, elle est venue avec sa mère acheter chez Reuvele Rotenberg le "viprave", le trousseau du mariage, comme cela avaient été promis dans l'acte de fiançailles, la mère du futur marié est aussi présente. Elle est venue contrôler si on achète tous ce qui a été promis.

A une seconde table se trouve un jeune homme à la barbe naissante. Avec lui sont attablés quelques vieux hassidim. Ils sont venus acheter un shtreyml pour le fiancé. Rien ne presse et ils sont attablés, de bonne humeur. Ils se racontent des histoires à propos du rabbin, et parlent de la Torah jusqu'à ce qu'un charretier assis à une table voisine, enhardi par l'alcool qu'il a ingurgité, se mette à proférer des insultes. Les hassidim tentent d'élever la voix afin que le charretier n'ait pas le dernier mot. Quand ils voient que c'est peine perdu, ils s'en vont du bistrot.

Des jeunes hommes avec des "colis" commencent à venir de la rue, des marchandises que les magasins ont expédiées, que les commerçants et les agents commerciaux ont achetées.

'La patronne du bistrot' se transforme en bureau des expéditions. Elle prend les colis, les séparent un à un pour chaque commerçant. De temps en temps, les commerçants pointent leur nez et les agents commerciaux observent qui n'a pas encore été "livré".

Le soir, l'agitation est grande. On emballe les colis, on se prépare à voyager. Les charretiers arrachent les sacs d'avoine des chevaux, attèlent les charrettes, chargent la marchandise et bousculent les voyageurs.

Dans les charrettes, se pressent à nouveau les voyageurs de province, les commerçants exténués, abattus d'avoir couru dans tous les sens des jours durant sans se reposer.

-Voici qu'arrive la jeune fiancée, le visage rougi, satisfaite.

-Ils se sont plus.

- Voici qu'arrivent des jeunes filles, abattues à qui il n'est rien arrivé.

Certaines belles mères se congratulent : elles ont acheté tout le nécessaire et un cadeau pour le fiancé. D'autres se mettent en colère : le trousseau ne leur plait pas.

Un fiancé, portant un shtreyml sous le bras, repart. Il est très content. Une vieille juive se traîne, portant de nombreux flacons de médicaments que le docteur lui a prescrit ; et l'un d'entre eux est un supplément donné par un bon ami, un médicament onéreux qui convient à toutes les douleurs : "une recette de *Soloveytchik*". On se presse aussi dans la voiture bourrée. Tous les passagers rentrent satisfaits dans leurs foyers. Épuisés par ces derniers jours à

Varsovie ils n'arrivent pas à comprendre comment les gens peuvent vivre toute leur vie dans une telle ville, ou l'on doit tant "se démener". Ils ne le supporteraient pas. Ils remercient et louent le créateur d'avoir créé des petits villages calmes et paisibles, où l'on vit aussi calmement sans tout le vacarme, l'agitation des grandes villes.

- Dieu merci, nous en sommes débarrassés, s'écrient les vieilles juives quand le véhicule se met en branle. Les jeunes sont mécontents. Ils ont entendu qu'à Varsovie, il y a tant à voir et ils n'ont rien vu. On n'a fait que courir de magasins en magasins. Après le mariage, se disent-ils, ils reviendront à nouveau.

Les veilles de fête, un autre public fait son apparition dans "l'auberge".. A cette période, les charrettes n'amènent aucun voyageur de province. Qui partirait une veille de fête de son foyer ? Les carrioles censées transporter les passagers de Varsovie reviennent vides. Quelque temps auparavant, ils ont fait le voyage jusqu'à Varsovie et y sont restés afin de s'y "installer", c'est à dire louer la moitié d'un lit dans une pièce au grenier ou bien dans une cave dans la Mile, la Wolinske, et la Niske. Ils travailleront dur dans la confection chez "untel" et chômeront plus qu'ils travailleront.

Affamés toute l'année, ils ont épargné groschen après groschen afin de faire leur retour en "Mentsh". Ils se sont imaginé comment les marieurs les regarderont avec étonnement. Tous s'émerveilleront de la vitesse à laquelle, ils se seront 'transformés' en ville. Ceux qui sont restés au shtetl les envieront. Les jeunes filles rougiront dans la rue, quand il passera devant elles. Il a rêvé toute l'année de passer les fêtes à la maison, ce qui lui fera oublier la vie de chien qu'il aura menée dans la grande ville.

La jeune fille, "la femme de ménage" dans la maison du maître se console. Le jour de fête arrivera et on la libèrera pour quelques jours, elle portera un nouveau chapeau et un pardessus qu'elle aura acheté sur la Valouvke avec les derniers groschens qu'elle aura économisés. Elle reviendra au shtetl pour se promener dans la rue et ne racontera à personne qu'elle travaille comme femme de ménage. Ils la regarderont tous et s'émerveilleront devant la "dame de Varsovie".

La jeune fille aux nattes rentre à la maison, elle qui est déjà devenue une vraie "mademoiselle". Cela lui a réussi. Elle travaille vraiment dans une librairie et en apprend la gestion. Elle a des plans en tête. Après la fête, une de ses sœurs viendra à Varsovie, puis une seconde, et, petit à petit toute la famille, mère compris y descendront et ils seront tous des Varsoviens.

D'humeur gaie, les passagers de veille de fête arrivent à l'auberge. Ils sont tous enjoués. On rentre dans le bistrot et la joie grandit. Leurs rêves commencent à se réaliser. L'aubergiste les a reconnus. Elle les reconnaît tous, tous ceux qui passent dans son bistrot et leur fait des compliments.

"Comme vous avez l'air bien !" Lance -t-elle, puis elle leur donne une tape amicale. Un vrai plaisir de vous voir .Elle n'utilise déjà plus le "tu" depuis qu'ils sont arrivés.

-Vous dites ça sérieusement ? veut s'assurer le voyageur des veilles de fêtes, voulant savoir si on se moque de lui.

- Et pourquoi donc que je ne dirai pas ça sérieusement ? Si seulement je pouvais avoir un fiancé pareil pour ma fille, répond l'aubergiste sur un ton plus sérieux que moqueur.

Les voyageurs, contents de recevoir de tels compliments invitent leurs compagnons de voyage au buffet en leur 'offrant' un gâteau, un verre d'eau gazeuse au sirop, parfois un bout de pain azyne avec du saucisson et de la bière de "Bavière".

On se dit "prosze pana" et "prosze pani", on discute des livres qu'on a lu, qu'on emprunte à la bibliothèque chez Bresler et l'on parle des pièces que l'on voit dans les théâtres yiddish. La véritable réception commence ici, lorsqu' arrivent les charretiers, les mêmes qui les ont transportés ici et qui ne se préoccupaient pas des voyageurs.

- Allez monte avec ton balluchon et laisse pendre tes pieds ; leur avaient il dit sur un ton impérieux en leur demandant de payer d'avance. Aujourd'hui ils essuient le siège avec les revers de leurs capotes et se mettent à bégayer, ne sachant pas s'ils doivent s'adresser aux clients de la grande ville par un "tu" ou un "vous". "Vous ne me reconnaissez pas ?" demandent les passagers aux charretiers.

- Pourquoi ne vous reconnaitrais je pas ? Vous êtes bien Haïm Brukhes Zundel, alors asseyez vous, je vous prie.

Ha, la fille de Tslove, interpelle un second charretier. Qu'elle soit préservée du mauvais œil, une 'mamzelle', comme elle a grandi. La 'mamzelle' pince les lèvres et se renseigne sur la famille du charretier ; 'que fait votre fille ?' tentant de parler à l'allemande*.

Elle n'a pas d'homme, soupire le charretier, parce qu'elle est restée au shtetl et a peur de se bouger. Elle aurait pu aussi devenir une "comtesse" comme elle.

-Les gens ont de la chance soupire le charretier, ils ont des enfants respectables.

Les passagers montent, s'assoient sur les bancs en tenant des paquets sur leurs genoux, avec des cadeaux pour la famille. Nombreux sont ceux qui ont dépensé leurs derniers groschen et soupirent, agités, sans savoir d'où ils prendront l'argent pour retourner à Varsovie.



Bien avant la guerre les carrioles ont cessé de circuler. Elles ont été remplacées par des autobus, qui ont commencé à circuler entre Varsovie et les dizaines de petits villages de Pologne. L'odeur des chevaux et du fourrage pourri a disparu de l'auberge. L'essence les a remplacés. L'aspect de l'auberge a changé ainsi que son nom. On ne l'appelle plus l'auberge depuis longtemps, mais la station d'autobus. Mais les voyageurs sont restés les mêmes juifs de province, les juifs des nombreux petits villages polonais à qui la tête tourne quand ils entendent : 'Varsovie, rue Bonifarten !'

Ndt :

* I.B.Singer mentionne l'hôpital Bonifraten dans ses romans " Il lui parla des fous de l'hôpital Bonifraten. Ceux qui rêvent éveillés, et les déments qui doivent être maintenus dans des camisoles de force, les mélancoliques, perpétuellement tristes, les paranoïaques persuadés qu'ils vont hériter d'une fortune, ceux qui ont enterré leur fortune et sont en contact direct avec la famille royale. Il y avait un nombre incroyable de Messies parmi les patients juifs.... (Le manoir)"

** A l'allemande : daytshmerish (avec des germanismes, ce qui fait plus distingué)